

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 2 mai, 1885

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Lédieu.—L'insurrection du Nord-Ouest.—Poésie : Le dernier : "Vive le Roi!" par Gonzalve L. Désaulniers.—Primes mensuelles : douzième tirage.—La porteuse de Pain (*suite*).—Le moyen de ne pas vieillir.—De l'aumône morale.—Ce que le bon Dieu dit aux quatre saisons.—Récréations de la famille : Enigme, problème d'échecs et rébus.—Choses et autres.—Primes mensuelles du *Monde Illustré*.

GRAVURES : L'insurrection du Nord-Ouest : Campement de rebelles Métis et Sauvages.—L'insurrection du Nord-Ouest : Lac et rivière qu'Appelle ; Fort qu'Appelle et vallée ; Eclaireurs blancs et métis ; Voiture de Métis ; En route pour rejoindre Riel ; Artilleurs Métis.—Rébus.

## ENTRE-NOUS



INSI, voilà qui est entendu, on inaugure en Canada un nouveau système de civilisation.

Autrefois, on croyait naïvement que le meilleur moyen d'arracher les tribus sauvages à leur vie errante et paresseuse, était d'évangéliser, de prêcher et d'employer en un mot les moyens les plus pacifiques.

Autrefois, le gouvernement aidait le missionnaire dans son œuvre, il le secondait et même souvent il faisait plus, il lui laissait en main la décision des questions difficiles qui ne manquent jamais de surgir entre les peuples enfants et les nations d'âge mûr.

Autrefois on donnait du pain aux sauvages, on cherchait à les initier, avec prudence et par degrés aux exigences de la vie nouvelle qu'on voulait leur donner.

Ce moyen honnête est usé. Plus intelligents et plus moraux que leurs devanciers, nos hommes d'état ont décidé dans leur sagesse qu'il fallait renoncer à la vieille méthode qu'on qualifie de rangaine, et inaugurer un mode de persuasion plus expéditif.

\*.\*

Ah ! mon Dieu, c'est bien simple, on procède d'une manière très rationnelle.

Voici des gens, dit-on, qui commencent à devenir gênants ; ils sont propriétaires-nés du sol qu'ils habitent, ils aiment leurs prairies et semblent vouloir y rester.

C'est absurde de leur part, puisqu'ils ne veulent pas cultiver et que leur apprendre l'art de la culture demanderait trop de temps. Il s'agit d'en finir.

Au fond, l'affaire se résume à ce principe vieux comme le monde : "Ote-toi de là que je m'y mette."

Pour y arriver on commence par couper les vivres aux sauvages. Ceux-ci se serrent le ventre pendant un certain temps et réclament. Les ministres se bouchent les oreilles, et un beau jour, quand ils apprennent que les malheureux affamés finissent par menacer de se soulever, ils se disent, qu'en fin de compte, il n'est pas juste de laisser de pauvres diables jeûner aussi longtemps et donnent l'ordre de leur faire avaler du plomb, nourriture très indigeste, mais qui a au moins le mérite de mettre un terme à leurs souffrances.

Quand à ceux qu'on ne pourra traiter par le plomb, on les pendra... s'ils se laissent prendre.

On met des troupes sur pied, on dérange une foule de braves gens et on jette un million par la fenêtre, quand on aurait pu arranger l'affaire pour cent mille piastres.

\*.\*

Et notez qu'on n'arrivera à rien en essayant de résoudre le problème à coups de fusil.

Les gens de Toronto surtout sont partis en guerre avec la certitude qu'ils n'avaient qu'à se montrer pour faire fuir les rebelles (puisque on s'obstine à les appeler rebelles), et d'aucuns même ont emporté la corde avec laquelle on doit pendre Riel.

Pendre Riel est chose facile à dire, mais le diable est d'aller lui passer la corde au cou.

Vous connaissez le résultat de la rencontre qui a eu lieu il y a huit jours et que l'on qualifie de victoire. Le général Middleton a eu le quart de son effectif mis hors de combat ; encore trois victoires comme celle-là, et il ne lui restera plus un homme en état de porter les armes.

Ce résultat était un peu prévu.

Il ne s'agit pas ici d'une guerre régulière, l'ennemi ne s'aventurera jamais à livrer une bataille rangée, et toujours il pourra décimer nos troupes sans s'exposer beaucoup.

Tout cela est très juste, et on ferait bien mieux de laisser Mgr Taché régler toute la difficulté.

Mais, que voulez-vous, ce serait trop simple et trop raisonnable, on ne le fera pas.

\*.\*

Un journal de Toronto a profité du passage du 65<sup>m</sup>e bataillon pour satisfaire sa francophobie et expectorateur toutes les injures possibles sur ce corps d'élite.

Tout ce que la sottise et la lâcheté peuvent inspirer d'infamies a été dit par le misérable rédacteur du *News*.

Ce bandit raconte entre autres stupidités que tous les Canadiens-français, depuis le colonel jus-qu'au dernier soldat étaient constamment ivres depuis le commencement jusqu'à la fin du voyage de Montréal à Calgary.

Franchement, c'est à se demander si cet être là n'est pas plutôt fou que méchant.

S'il est fou, qu'on l'enferme, sinon qu'on le fasse passer devant une cour martiale, comme plusieurs journaux l'ont demandé, et qu'on le condamne aussi sévèrement que possible ; mais il est clair que la chose ne peut en rester là.

Si on l'envoyait un peu au feu, ce petit monsieur, je voudrais bien voir la figure qu'il ferait. Qu'on le mette donc dans la division du colonel Hughes et on verra s'il ose seulement suivre nos braves canadiens.

Comme le disait si bien Provencher l'autre jour, il y a certains écrivains qui méritent qu'on leur mette le nez dans leur propre prose.

\*.\*

Avec le mois de mai commence le nouveau système de fermer de bonne heure les restaurants et les buvettes, car vous savez que désormais, d'après la loi fédérale, la fermeture de ces établissements aura lieu le samedi à sept heures du soir, et les autres jours à onze heures.

Je ne suis pas partisan de cette mesure, pour plus d'une raison.

Le but que l'on se propose est complètement illusoire.

Si nos législateurs ont cru arriver par ce moyen à empêcher les progrès de l'ivrognerie, il me semble qu'ils se sont singulièrement trompés. Un homme qui veut boire arrive toujours à satisfaire sa passion ; à côté d'un établissement licencié qui sera fermé, il y en aura deux où on délivrera des boissons en cachette. Et puis il y a l'attrait du fruit défendu !

Mais ce n'est pas là le seul motif qui me guide dans mon opposition, et j'examine cette question au point de vue de la sûreté publique, dans les villes surtout.

Une mesure du même genre a été prise autrefois à Paris, en 1845, je crois, et voici à peu près les arguments produits alors à l'encontre de cette loi.

Si à onze heures, disait-on, heure prescrite pour la fermeture des établissements publics, tout le monde était rentré chez soi, cela pourrait être ennuyeux, mais non dangereux, et les habitants des villes ne seraient plus exposés aux attaques nocturnes dans les rues. (Et Dieu sait si les faits de ce genre sont communs à Montréal et à Québec !)

Mais si les buvettes et les restaurants ferment à onze heures,—on revient des soirées et on quitte certaines affaires à toutes les heures de la nuit ;—les gens qui vont dans le monde, ou qui travaillent dans une imprimerie, par exemple, n'ont pas d'heure fixe pour rentrer.

Ce n'est pas au moment où il y a une foule d'établissements ouverts que les voleurs vont faire leurs attaques.

Un établissement public ouvert peut servir de refuge à un homme attaqué, ou ce qui est plus pro-

bable, peut empêcher les malfaiteurs de faire leurs mauvais coups.

Loin de là, les mesures prescrites par la police, assurent aux voleurs toutes bonnes chances contre les retardataires.

En bonne logique, on devrait encourager les établissements publics à rester ouverts le plus tard possible.

Ces réflexions peuvent, ce me semble, parfaitement s'appliquer à notre pays.

\*.\*

Au reste, toute cette loi des licences est absurde d'un bout à l'autre.

Il y a des articles que l'on ne peut lire sans hausser les épaules. Ainsi, un restaurant ne peut être ouvert le dimanche, d'après la loi fédérale.

Vous voyez tout de suite comme c'est pratique.

Vous allez dans un restaurant, dont la cuisine et le service vous plaisent, vous débattiez le prix, vous vous arrangez et vous allez y prendre vos repas. Pendant six jours de la semaine, cela va très bien, mais quand vous arrivez le dimanche pour déjeuner, vous trouvez porte close.

Un restaurant est un établissement où, moyennant paiement, on donne à manger tous les jours, sauf le dimanche.

—Mais, que diable, direz-vous, j'ai besoin de manger tous les jours et même le dimanche.

—Tant pis, pour vous, répond la loi, allez ailleurs, où vous voudrez, mais pas dans un restaurant.

Avouez que c'est souverainement idiot.

\*.\*

Je vous ai promis la semaine dernière de vous parler d'une série de représentations données par M. Pégou, professeur de musique, à l'Académie de Musique de Montréal, je veux tenir ma promesse et je le fais avec plaisir et avec peine.

Je m'explique.

Les représentations d'opéras de la valeur de *Maître de chapelle* et de *Richard cœur de lion*, sont des événements assez importants pour mériter l'encouragement du public qui veut se former le goût et s'instruire, et je croyais à un succès financier en même temps qu'à un succès artistique.

Je me trompais. Pendant que les théâtres où l'on montre,

.....aux quinquets le soir, de maigres choses  
Que personne, autre part, ne voudrait voir pour rien,

regorgeaient de monde, la salle de l'Académie de Musique était presque déserte.

Aujourd'hui, les *artistes* qui ont le plus de succès sont les nègres et les sauteuses.

Je suis sûr que ce ne sont pas les Québécois qui se seraient conduits de la sorte, et je souhaite que M. Pégou et sa troupe d'amateurs aillent visiter la vieille capitale.

Quelque maigre qu'ait été le succès au point de vue des affaires, M. Pégou ne doit cependant pas regretter cette expérience, car il s'est fait connaître et apprécier.

\*.\*

M. Stanislas Côté, l'un des collaborateurs assidus du *MONDE ILLUSTRÉ*, a donné dernièrement, à la salle de l'Union Catholique, une conférence des plus attrayantes.

M. Côté a entrepris une croisade contre le club, la gargotte et l'opéra à dix sous, et je vous assure qu'il n'y va pas de main morte pour faire ressortir les dangers et le ridicule auxquels s'exposent ceux qui fréquentent ces lieux.

Mais aussi, avec quelle grâce le charmant conférencier indique-t-il le remède pour ramener nos jeunes gens (il aurait pu dire tous les hommes) dans le bon chemin. Il faut rechercher avec plus de soin la compagnie des femmes.

C'est ma foi très vrai. Alphonse Karr était bien de cet avis quand il disait :

" Il y a déjà bien longtemps que les hommes et les femmes vivent ensemble, et ils ne se connaissent point :—ils n'ont les uns à l'égard des autres que des aperçus très faux, ou du moins très vagues et très incertains.

" Il y avait autrefois un endroit qu'on appelait la *maison*. C'était l'empire de la femme.

" Là, les femmes étaient à l'abri de la vie extérieure ; elles ignoraient les lois du pays ;—car dans